



CHRONIQUE

La place de la pensée

ON OUVRE LE DÉBAT

PAR NATHAN DEVERS

Raviver de l'esprit en ce monde, François Jullien, L'Observatoire, 20 €

Pourquoi les vrais livres sont-ils dédaigneusement qualifiés de « livres exigeants » ? Comment se fait-il que, dans les hôtels, on nous donne en même temps la clé de notre chambre et le code wifi, le lien au réel et au virtuel ? Pourquoi la philosophie, après avoir longtemps médité sur sa « fin », peine-t-elle aujourd'hui à se dé-finir par rapport aux champs constitués du savoir ? Comment expliquer la crise, le malaise de la relation entre les « intellectuels » et les médias ? D'où vient enfin que les pensées se figent, qu'elles se cristallisent en précipités idéologiques et en masques doxiques ? Ces questions, en apparence sans lien mais toutes contemporaines, François Jullien les pose ensemble dans son dernier ouvrage, *Raviver de l'esprit en ce monde*. Ouvrage qui tient à la fois de l'anatomie de notre époque, de l'essai érudit – et, surtout, du plaidoyer lucide, peut-être même de la thérapie : l'auteur y défend, dans tous les sens du terme, le travail de la pensée, menacé à la fois par ses ennemis de toujours, par ses contradictions internes et par la configuration du temps présent.

Il y a plusieurs manières de lire ce recueil de réflexions. On peut tout d'abord les découvrir séparément, en faisant abstraction de leur continuité. On se demandera, par exemple, quelle est la situation actuelle du livre dans la société. François Jullien propose une fresque assez cruelle mais hélas difficilement contestable de la marchandisation de notre rapport collectif à la littérature : le temps est loin où *L'Être et le Néant* provoquait un séisme qui dépassait largement l'assemblée des spécialistes. De nos jours, diagnostique Jullien, les coordonnées tendent à s'inverser. Notre société veut du court. Du pas compliqué du tout. Du qui caresse dans le sens du poil. Du qui ne fatigue pas les yeux du lecteur. Du qui ne pense pas, avec bonus si le livre parvient à s'insérer facilement dans un débat idéologique balisé d'avance ou – summum absolu – s'il contient un message positif, dans le style développement personnel. D'où cet adjectif réservé aux auteurs qui, fidèles à la pensée, essaient encore d'écrire de vrais livres : ils s'échinent à pondre des livres *exigeants*... « Mais qu'est-ce qu'un livre qui ne serait pas exigeant ? demande Jullien. Est-ce encore un livre ? »

Mais, à force de parcourir *Raviver de l'esprit en ce monde*, à force de voir Jullien décortiquer des phénomènes aussi variés que la virtualisation progressive de nos existence (l'émergence d'une non-vie, d'un contraire de la vie

qui n'est pas la mort mais l'atténuation de sa présence à elle-même), la crise actuelle de la philosophie (tirailée entre ses normes de scientificité et la singularité de sa propre recherche), le dispositif du buzz et du blabla publics (débat superficiels où s'affrontent des idées toutes faites), à force donc de traverser cette fresque du contemporain, on s'avisera que les réflexions de François Jullien, aussi diversifiées soient-elles, reviennent au même. Elles décrivent le même processus et racontent la même histoire : celle d'un assèchement, d'un renoncement, d'un essoufflement du travail de penser.

Car, en négatif de ce diagnostic, se trame un constat souterrain : ce qui soutient le règne de l'opinion, c'est le pouvoir de la *coïncidence*. Ce concept, Jullien l'entend dans toutes ses acceptions. Il désigne tout d'abord le fait qu'idée coïncide avec elle-même sitôt qu'on cesse de l'interroger et « qu'on ne pense plus à la penser ». Alors, l'idée s'encroûte. Elle durcit et se vide du questionnement qui l'a rendue possible. Elle n'est plus rien qu'un contenu inertes : une idéologie. C'est ce devenir-idéologique de la pensée au sein de la société que Jullien s'efforce de décrypter. Dès lors que la pensée n'est plus là pour faire penser, mais pour consolider des non-pensées balisées par avance, alors la fonction des idées est, tout simplement, de fabriquer un semblant de commun. De faire en sorte que les individus coïncident entre eux autour de dogmes qui mortifient l'esprit.

Cette mortification, bien sûr, n'est pas le propre de notre époque. Elle existait déjà dans l'Athènes de Socrate. Telle est précisément l'ambition de *Raviver l'esprit en ce monde* : répéter l'appel à une pensée de la dé-coïncidence. La pensée, écrit Jullien, substitue la réflexion à la connaissance, l'interrogation au fondement. Sa tâche est, contre toutes les coïncidences, d'inviter les individus, et les idées elles-mêmes, à enrayer la logique de leur rigidité. Le propre de l'esprit tient, non à la fabrication de différences, mais à la création d'écarts. Écarts par rapport aux idéologies, aux stéréotypes intellectuels, à la bonne conscience, au sens commun, à la connaissance scientifiques, et aussi envers ce qui a déjà été pensé. A cet égard, la place de la philosophie est justement la « place ». La place, c'est-à-dire ce lieu fondamentalement ouvert, ce faux centre sans murs, cette souplesse dans l'espace. La place féconde et la place fragile. La place : le point de l'atopie.